

REINER
STACH

KAFKA
LE TEMPS
DE LA CONNAISSANCE

traduit de l'allemand par Régis Quatresous

le
cherche
midi

© 2008 S. Fischer Verlag GmbH, Frankfurt am Main
Titre original : *Kafka. Die Jahre der Erkenntnis*
Éditeur original : S. Fischer Verlag

Conception graphique : Justine Dupré
Composition : Peter Vogelpoel
Dépôt légal : novembre 2023
ISBN 978-2-7491-7404-4

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :
www.cherche-midi.com

© le cherche midi, 2023
92, avenue de France – 75013 Paris

SOMMAIRE

Remarques sur la traduction	937
Prologue. La fourmière de Prague	13
Absentement	23
Pas de prix littéraire pour Kafka	57
Kavka, civil, ou La guerre au bureau	79
Miracle à Marienbad	133
Qu'ai-je en commun avec les Juifs?	165
Kafka face à ses lecteurs	201
L'alchimiste	217
Ottla et Felice	241
Départ du <i>Médecin de campagne</i>	259
<i>Mycobacterium tuberculosis</i>	283
L'arche de Zürau	305
Méditations.....	335
Grippe espagnole, révolte tchèque, peurs juives	367
La paria	397
Hermann Kafka, poste restante	425
Meran, 2 ^e classe	459
Milena	471
Feux vivants	489
Le grand « malgré tout »	519
Fuite dans les montagnes	557
Neige et fièvre : Tatranské Matliary	567
L'horloge du dedans, l'horloge du dehors	591
<i>Le Château</i> , mythe personnel	617
Retraité et <i>artiste-jeûneur</i>	655

Le Palestinien	689
Dora	721
Berlin, à la lisière	741
Dernière peine	787
Épilogue	823
Remerciements	827
Notes de l'auteur	829
Bibliographie	911
Index des noms	937
Index des lieux	949
Index des œuvres de Kafka	955
Iconographie	959

REMARQUES SUR LA TRADUCTION

Les principes appliqués dans ce deuxième tome sont, logiquement, les mêmes que dans le premier :

Les **citations de Kafka** ont fait l'objet d'une nouvelle traduction fondée sur une lecture systématique des textes originaux et sur la comparaison attentive de traductions déjà existantes. Les **titres des œuvres de Kafka**, eux, sont repris pour l'essentiel à ces traductions antérieures. Le présent travail dit donc sa dette à Laure Bernardi, Maurice Blanchot, Jean-Pierre Danès, Claude David, Pierre Deshusses, Robert Kahn, Isabelle Kalinowski, Jean-Pierre Lefebvre, Bernard Lortholary, Claire de Oliveira, Bernard Pautrat, Stéphane Pesnel, Jean-Claude Rambach, Marthe Robert, Dominique Tassel et Alexandre Vialatte.

Modes de citations : Seuls les éléments entre guillemets *et en italiques* sont des citations au sens strict.

Titres d'œuvres non traduites : Dans les cas où l'auteur se réfère à une œuvre littéraire non traduite en français à ce jour, nous proposons une traduction de son titre suivi du titre original entre crochets, ainsi : *Titre traduit* [*Titre original*].

Noms de lieux : Nous maintenons dans l'ensemble les appellations d'époque privilégiées par l'auteur sans les adapter en français. L'index des lieux propose leurs équivalents contemporains.

Notes : Les notes de l'auteur sont en fin d'ouvrage. Les notes de bas de page sont toutes du traducteur.

Les termes en italiques suivis d'un astérisque sont **en français dans le texte**.

Le traducteur remercie Reiner Stach pour sa très grande disponibilité et ses nombreux éclaircissements; Marie-Anne Arnaud Toulouse pour sa relecture; Clément Collard et Jonas Quatresous pour leurs conseils. Cette traduction est dédiée à la mémoire de François Quatresous.

PROLOGUE

La fourmière de Prague

L'Europe centrale est une région boisée au climat peu amène, coupée des océans et dépourvue de véritables ressources minières ou d'autres richesses naturelles. Maintes fois dépeuplé par les guerres et les épidémies, fragmenté des siècles durant en fiefs sans ampleur politique : un centre pauvre, un centre vide.

Rares et brefs les épisodes où l'influence des pouvoirs locaux avait dépassé leurs frontières. Comme le découpage du globe, les nouvelles formes rationalisées d'économie et de contrôle social s'étaient toujours décidées ailleurs. Mais voici qu'en l'espace de quelques générations, les habitants de ces contrées avaient amassé une richesse de loin supérieure à la moyenne de l'économie mondiale. À l'aube du xx^e siècle, au terme d'une phase d'intense industrialisation, le Reich allemand et l'Empire d'Autriche-Hongrie étaient devenus des États prospères aux armées surdimensionnées qui manifestaient à grand bruit leur assurance nouvelle. Ces parvenus mirent longtemps à comprendre qu'un essor si rapide changeait l'équilibre du monde et devait se payer sur le plan politique.

Du jour au lendemain, ils se virent cernés, menacés par des voisins avides et hostiles. Les « cercles dirigeants » d'Allemagne et d'Autriche s'aperçurent trop tard que des

puissances plus anciennes et mieux établies qu'eux exploitaient sans vergogne leur avantage diplomatique et n'étaient disposées en rien à leur laisser le champ libre. Peut-être étaient-elles même convenues d'annexer et de piller ce centre téméraire – soupçon qu'alimentaient sans cesse de nouvelles preuves. À l'est : la Russie, colosse imprévisible, prête à lancer plusieurs millions d'esclaves dans une guerre de conquête. À l'ouest : la France envieuse et les boutiquiers britanniques, qui péroraient sur les valeurs de la civilisation mais ne pensaient qu'à leurs rentes. Au sud enfin : l'Italie opportuniste, État-satellite aux dents longues qui se rallierait à coup sûr au camp le plus nombreux malgré toutes ses promesses d'alliance. L'étau se resserrait, c'était une prise d'étranglement, et on s'y opposa enfin le 1^{er} août 1914. En tout cas, c'est ce que racontèrent les journaux. Et quelques jours suffirent pour que tous les habitants du centre de l'Europe se fassent à cette nouvelle et intéressante expression : *guerre mondiale*.

Un an plus tard, le Dr Franz Kafka, 32 ans, juif, célibataire et fonctionnaire de l'Office d'assurances contre les accidents du travail, n'avait pas encore vu la guerre. C'était un homme tout en hauteur, mince, presque dégingandé, profondément nerveux malgré son allure juvénile, sujet aux insomnies et aux migraines, mais tout à fait capable de servir : en juin 1915, après un examen physique rapide, on le jugea apte à l'armée. Mais l'Office d'assurances – et plus certainement ses supérieurs hiérarchiques Pfohl et Marschner, qui l'appréciaient – demanda à réquisitionner ce juriste indispensable à son bon fonctionnement, et le commandement

militaire fit droit à cette requête : tout en l'inscrivant *pour la forme* dans le registre matricule d'une quelconque compagnie de réserve, il déclara Kafka « *dispensé jusqu'à nouvel ordre* ».

Peu de temps auparavant – aux premières heures de la guerre encore, même si l'élan patriotique était déjà retombé –, un bref voyage en Hongrie avait mené le Dr Kafka près du front des Carpates, dans la zone de regroupement. Il avait vu des officiers, des Allemands en uniforme, des aumôniers, des infirmières de la Croix-Rouge, des convois de blessés, des canons empaquetés dans les règles de l'art, et surtout des réfugiés, des files entières de réfugiés en haillons, fuyant en sens inverse la Pologne et la Galicie où ils avaient échappé de peu à l'avancée des Russes. Kafka avait vu les préparatifs d'événements démesurés, il avait vu leurs conséquences. Mais les événements eux-mêmes, le grand affrontement, la grande libération, qu'en était-il ? Au cinéma, dans les actualités, tout se montrait sous un jour assez différent – moins misérable surtout, moins prosaïque.

Kafka n'était pas le seul à avoir des doutes. L'aspect aventureux et exaltant de la guerre, les technologies de pointe, la camaraderie, la bravoure victorieuse – les gens de l'arrière ne connaissaient tout cela que par les récits des journaux et par les rares images qui dansaient, muettes, devant leurs yeux, sans révéler rien d'essentiel. Leur quotidien à eux, c'était une nourriture fade et rationnée, une inflation hors normes, des pièces sans chauffage, la censure, les chicanes administratives, la militarisation et la dégradation de l'espace public. « Front intérieur », disait la presse, mais c'était un mensonge patent auquel personne ne croyait. Tout se jouait là-bas, sur le vrai front ; ceux de l'arrière, eux, se voyaient condamnés à une attente passive dont ils avaient à déchiffrer

l'origine et le sens dans les rodomontades des comptes rendus d'état-major. Entre ces deux mondes, un abîme se creusait qui sapait le moral de la population et pouvait devenir dangereux.

C'était un des problèmes modernes et inédits de *communication* qui s'imposaient aux politiques à mesure que la guerre durait : faute de pouvoir la remporter à très brève échéance, il convenait de mieux la « vendre ». Ainsi naquit l'idée, cousue de fil blanc et néanmoins bienvenue, de faire tâter de la *vraie* guerre à la population, de lui proposer une expérience qui l'inclurait dans la communauté tant invoquée des combattants. Il s'agissait de *reconstituer* la guerre à domicile – pas sous la forme de ces inénarrables expositions qui, au XIX^e siècle encore, avaient momifié les batailles du passé en ravalant les armes et les bannières au rang des pièces poussièreuses des musées d'histoire naturelle. Non : aux sens émoussés des citadins, on proposerait une véritable *aventure*, quelque chose que les gens n'oublieraient pas de sitôt et dont ils parleraient longtemps.

Très peu après le début de la guerre, les villes avaient vu défiler en cortèges triomphaux des armes prises à l'adversaire ; et, à Leipzig, la fameuse « Exposition universelle de l'industrie du livre et des arts graphiques » (que le Dr Kafka, en bon littéraire, n'avait pas manqué) s'était dotée d'une section militaire où quatre sculptures de cire représentant des soldats ennemis dévisageaient le visiteur armes à la main : petit frisson à peu de frais dont on sut gré aux organisateurs. Mais faire *participer* les gens au lieu de les ébaubir – voilà une trouvaille que personne n'avait encore faite à l'automne 1914. À ce stade, on se figurait encore la guerre comme un mouvement vaste, massif, explosif et impossible

à contrefaire, à l'instar de la mer par exemple. Avant qu'on puisse *jouer* à la guerre, il fallut que celle-ci se fige de plus en plus et que les tranchées prennent l'importance cruciale depuis longtemps prédite par les experts de l'armée. Creuser la terre, on pouvait le faire partout – alors pourquoi pas sur la Reichskanzlerplatz, dans le quartier berlinois de Westend ? C'est là, pendant l'été 1915, que des badauds purent pour la première fois descendre dans une « tranchée d'exposition » parée de bois, sèche et toute propre¹.

On peine aujourd'hui à comprendre comment ces tranchées – bientôt reproduites dans d'autres villes, comme de bien entendu – aient pu si vite drainer les masses et même devenir de véritables attractions populaires : après tout, ce qu'on présentait là comme une prouesse technique n'était rien qu'une mesure de défense primitive. Se terrer comme des taupes et guetter l'ennemi pendant des semaines et des mois – c'était à mille lieues de l'affrontement viril et chevaleresque qu'on avait dépeint sous un jour si glorieux, et la victoire *rapide* promise à la population ne viendrait sûrement pas de là. Pourtant, la propagande et le réalisme du spectacle firent leur effet, persuadant peu à peu le public du caractère exceptionnel de la chose : on découvrait là des systèmes *complexes* de tranchées aux lignes brisées ou méandreuses, munies d'abris, de stations d'écoute, de téléphones, d'obstacles en fil barbelé et, bien évidemment, de marches pour monter à l'assaut. Tout cela se vivait *in situ*, et ceux qui n'y allaient pas eux-mêmes retrouvaient l'événement dans les actualités : on y voyait des dames de la bonne société, en robes longues et chapeaux à la mode, descendre prudemment dans une tranchée au bras de messieurs en uniforme pour se faire une *idée* de la guerre.

Prague ne voulut pas être en reste, bien sûr. On trouva vite une friche facilement accessible grâce aux transports publics : la Kaiserinsel, île toute en longueur qui divisait le cours de la Moldau sur plusieurs kilomètres, dans le nord de la ville, et dont la pointe jouxtait le vaste Baumgarten. L'été, ce parc servait de lieu d'escapade à tous les Pragoïses qui ne pouvaient s'offrir une maisonnette à la campagne; il était facile de prédire qu'une authentique « tranchée de guerre » ajouterait aux terrasses, aux aires de jeu et aux pelouses à pique-nique une nouvelle touche de divertissement plus que bienvenue.

Ce fut un succès monstre. La pluie eut beau tomber à seaux aussitôt la tranchée ouverte, et le soleil ne plus se montrer des semaines durant, la ligne 3 du tramway peina à soutenir l'affluence : le seul 28 septembre, pour la Saint-Venceslas, jour férié en Bohême, 10 000 personnes passèrent les tourniquets de la « tranchée d'exposition », pendant que les fûts de bière roulaient bon train dans le parc voisin et que la fanfare du 51^e régiment d'infanterie encaissait bravement les rafales. Ce n'était pas une simple annexe du Baumgarten, c'était un parc d'attractions à part entière. Et pour couronner le tout, on pouvait baguenauder la conscience tranquille : car les bénéfices, comme de juste, étaient reversés à « *nos guerriers blessés* ». Même l'évêque auxiliaire de Prague trouva bon de soutenir ce « show » par un don de 50 couronnes.

Pour autant, le *Prager Tagblatt* fit fausse route en assurant que « *ni vent ni tempête ne peuvent infliger le moindre dommage au site* ». Car les pluies diluviennes grossirent le flot de la Moldau mètre après mètre; pour finir, la rivière submergea l'île et, du même coup, la tranchée creusée à grands frais. Il fallut des semaines pour évacuer la boue et les débris. Début

novembre, enfin, on put annoncer fièrement qu'une version améliorée attendait les Pragois : à côté de la tranchée, qu'on avait renforcée, se dressait désormais un restaurant couvert avec bière et saucisses ; et la fanfare, dorénavant, jouerait *tous* les dimanches.

Le Dr Kafka n'était pas mélomane, mais il était curieux. Pour un peu, il aurait manqué le spectacle : fatigué comme toujours, les tempes douloureuses, il n'avait pas eu la moindre envie de faire la queue entre des parapluies dégoulinants et des enfants braillards. Et puis, le film de l'inauguration avait été projeté à Prague, des cartes postales passaient de main en main, le moindre écolier en parlait – on pouvait se faire une impression sans s'exposer à ces désagréments. Mais, tout de même, c'était peut-être le moment d'aller y regarder de plus près. Car on reprenait justement goût à parler de la guerre ; les annonces de victoires, longtemps aux abonnés absents, s'étaient de nouveau jour après jour dans les journaux ; et, au bureau comme dans la rue, pour la première fois depuis des mois, la question se posait de ce qui viendrait *ensuite*, quand tout serait fini.

Le fonctionnaire Kafka, qui évitait autant que possible les débats politiques, se sentait gagné à son tour par une excitation inhabituelle et presque perturbante. C'est qu'il avait des projets, lui aussi. Il voulait quitter Prague, il avait soif de cette urbanité occidentale qu'il avait découverte à Paris et à Berlin et qui faisait passer sa vieille ville natale pour une arrière-cour confinée. Ses parents, ses sœurs, ses amis connaissaient ce désir, même s'il en parlait rarement. Mais personne ne le prenait très au sérieux. C'était un plan sur la comète, qui ne faisait pas oublier une seule seconde un quotidien de plus en plus sordide. Ni l'angoisse, d'ailleurs.

Kafka avait deux beaux-frères sur le front. S'ils revenaient vivants, là, d'accord, on pourrait reparler de Berlin.

Sauf que c'était l'État qui mettait tout à coup la question de *l'après* sur la table. La monarchie austro-hongroise proposait un pari à ses sujets : ils pouvaient miser sur la victoire ; s'ils gagnaient, ils remportaient 5,5 % d'intérêts annuels et, pour finir, récupéraient leur mise ; s'ils perdaient, ils perdaient tout. Bien sûr, on n'aurait pas été très avisé de parler ouvertement de pari, car il aurait fallu évoquer du même coup le risque d'une défaite – hypothèse qui resterait encore longtemps taboue, même parmi les technocrates de l'armée. On parla donc d'« emprunts de guerre » : les citoyens prêtaient de l'argent à l'État pour qu'il poursuive la guerre, récolte le butin et redistribue ensuite une partie des bénéfices à ses millions de créanciers. Tous profiteurs de guerre : vue sous cet angle, la transaction semblait nettement plus sympathique. Et comme personne n'imaginait que le débiteur cesserait peut-être d'exister avant de passer à la caisse, les dons, deux fois déjà, avaient afflué massivement. Mais le succès du « 3^e emprunt de guerre austro-hongrois », le dernier en date, était en train de défier les pronostics les plus optimistes : déjà plus de 5 milliards de couronnes échangées contre des obligations d'État. Entre un aigle à deux têtes, un ornement Jugendstil, des cachets officiels et les signatures de hauts responsables, on vous promettait la lune jusqu'en 1930*.

Des intérêts élevés versés sur le long terme – cette perspective galvanisait Kafka quand il repensait à Berlin. Il ne doutait pas plus du sérieux de cette offre que ses collègues de

* L'aigle à deux têtes était le symbole de l'Autriche-Hongrie, à la fois empire autrichien et monarchie hongroise.

bureau : après tout, leur administration elle-même, l'Office d'assurances, avait fait preuve d'un patriotisme indiscutable en investissant dans les emprunts une importante partie de ses précieuses réserves – 6 millions de couronnes depuis le début de la guerre. Mais Kafka hésita longtemps à l'idée de tout ce qui dépendait de cette décision. Fuir son travail, sa famille, Prague – s'il voulait un jour réaliser ce rêve, il fallait à tout prix que les deux années de traitement qu'il avait réussi à mettre de côté, quelque 6 000 couronnes, soient disponibles le moment venu. D'un autre côté, les fameux intérêts seraient peut-être un jour le supplément qui seul lui permettrait de nourrir une famille.

Kafka prit le chemin du guichet. C'était le 5 novembre 1915; le temps pressait, les bureaux de souscription fermaient le lendemain à midi; ensuite, il serait trop tard. « *Qu'on se souviennne*, venait-il de lire dans le *Prager Tagblatt*, *dans quelles valeurs il fallait naguère investir pour toucher de tels dividendes. Profitez donc sagement des quelques heures qui vous restent pour vous enregistrer.* » Cela paraissait raisonnable, mais combien investir, combien? Kafka s'arrêta devant le bureau, fit demi-tour, s'élança pour rentrer chez lui, rebroussa de nouveau chemin, retourna au guichet le cœur battant, mais ne put se résoudre à entrer. Il retourna chez lui, l'après-midi était passé – il ne lui restait plus qu'à confier la course à sa mère, car il travaillait le samedi matin et ne pourrait aller et venir. Il la chargea de placer 1 000 couronnes en son nom. Non, non, c'était peut-être trop timide : 2 000 couronnes.

Le samedi après-midi – son bas de laine était maintenant entre d'excellentes mains² –, Kafka se décida enfin à aller voir la tranchée de la Kaiserinsel. Pourquoi ce jour-là plutôt qu'un autre? Devinait-il un lien logique? Se sentait-il

responsable, maintenant qu'il finançait la guerre? Nous l'ignorons; et la seule phrase, étrange, qu'il consacra à l'événement, ne nous apprend rien de plus : « *Spectacle du mouvement de fourmis du public devant la tranchée et dedans.* » Un trou dans la terre, une file d'êtres vivants : oui, c'est vrai, il n'y avait rien d'autre à voir.

Kafka fit la queue à son tour et se fondit dans ce grouillement. Puis, de retour en ville, il alla voir la famille d'un ami de jeunesse avec lequel, jadis – plus de dix ans déjà –, il avait échangé des lettres presque enflammées. Son nom était Oskar Pollak, ç'avait été dès le début un partisan convaincu et enthousiaste de la guerre, et il était mort cinq mois auparavant sur le front de l'Isonzo avec le grade d'enseigne. Kafka devait depuis longtemps présenter ses condoléances. Il le fit ce jour-là seulement, en revenant de la tranchée – presque trop tard, comme pour tout le reste.

ABSENTEMENT

*C'est étrange la sensation de solitude
qu'il y a dans l'échec.*

Karel Čapek, *Le Météore*

« N'écris pas ainsi, Felice. Tu as tort. Il y a des malentendus entre nous, mais j'attends leur résolution à coup sûr, même si ce n'est pas dans des lettres. Je n'ai pas changé (hélas), la balance dont je représente l'oscillation est demeurée la même, seule la répartition des poids s'est un peu modifiée, je crois en savoir plus sur nous deux et j'ai un but provisoire. Nous en parlerons à la Pentecôte, quand ce sera possible. Ne crois pas, Felice, que je ne ressente pas toutes les réflexions et tous les soucis qui m'entravent comme un fardeau presque insupportable et odieux, que je n'aimerais pas mieux tout jeter loin de moi, que je ne préfère pas le droit chemin à tous les autres, que je ne voudrais pas dès maintenant et tout de suite être heureux et surtout rendre heureux au sein du petit cercle naturel. Mais c'est impossible, ce fardeau m'est dévolu, l'insatisfaction me secoue et quand bien même je verrais clairement devant moi l'échec et pas seulement l'échec mais aussi la perte de tout espoir et le déferlement de toute culpabilité – je ne pourrais certainement pas me retenir. D'ailleurs Felice pourquoi crois-tu – il semble

du moins que tu y croies parfois – à la possibilité d’une vie commune ici à Prague. Tu avais autrefois de sérieux doutes à ce sujet. Qu’est-ce qui les a fait taire? Je ne le sais toujours pas¹. »

« The Impossibility of Being Kafka » : c’est le titre d’un essai publié dans le *New Yorker* par la romancière américaine Cynthia Ozick². *L’impossibilité d’être Kafka* – cette formule qui d’abord étonne semble finalement s’imposer, parce qu’elle convoque en sous-main le portrait bien connu de l’écrivain névrosé, scrupuleux, hypocondriaque, complexe et sensible dans toutes ses relations, qui tourne sans fin sur lui-même et pour qui *absolument tout* devient difficulté. Telle est l’image qui s’est gravée depuis longtemps dans le discours culturel occidental, à une telle profondeur que Kafka a fini par devenir un archétype, l’exemple paradigmatique d’une intériorité abstraite qui se dévore elle-même.

Qu’il soit impossible d’être Kafka, lui-même aurait souscrit sans hésiter et en souriant à cette affirmation. Oui, *impossible*, ce mot comptait parmi ses adjectifs fétiches, qu’il dégainait dans les contextes les plus inattendus en leur prêtant chaque fois un sens énigmatique – et tant pis s’il s’attirait les soupçons d’outrance patentée, les foudres de sa famille et de ses amis. Car Kafka était loin de subir passivement les difficultés de la vie, attitude qui aurait pourtant semblé la plus logique s’il avait été possible de prendre ses plaintes au sérieux. Dans les faits, il finissait par accomplir ce qu’il avait lui-même déclaré impossible, et ce presque toujours à la satisfaction de tous, quelquefois même de son propre élan, sans qu’on ait besoin de l’y pousser. Kafka avait un rapport tout à fait pragmatique, voire ironique, à l’impossible, et

ceux qui le connaissaient mal avaient tôt fait de croire qu'il se faisait plus compliqué qu'il ne l'était vraiment. « *Il ne faut pas se jeter aux pieds des petites impossibilités*, disait-il pour justifier cette contradiction, *sans quoi on ne verrait même pas les grandes*³. » Cela s'entendait. Mais le pensait-il *sérieusement*?

Max Brod lui-même, qui le connaissait pourtant depuis le début de leurs études, n'arrivait pas vraiment à le cerner sur ce point. Maintes et maintes fois, il avait su prêter une oreille patiente au lamento de Kafka, il avait supporté son irrésolution et les scrupules invincibles qui entamaient ses décisions même les plus quotidiennes. Et cette patience de Brod émanait du constat de plus en plus assuré que tous les obstacles dressés par son ami en travers de sa propre route n'étaient pas simplement les ratiocinations d'un hypocondriaque, mais découlaient d'une volonté toute-puissante et insatiable de perfection. Kafka voulait la perfection, dans les petites choses comme dans les grandes, et la perfection était *impossible* – Brod ne pouvait le contester, pas plus qu'il n'aurait disqualifié *a priori* ce désir utopique au motif qu'il était abstrait ou même néfaste. Mais jeter un manuscrit au feu parce qu'il n'est pas parfait? Renoncer à un métier, à un voyage, à une femme parce qu'on n'est pas parfait soi-même? Aux yeux de Brod, c'était irresponsable, et même une morale rigoureuse ne pouvait le justifier. Car la rigidité de Kafka finissait forcément par se retourner contre lui; elle était autodestructrice, puisqu'elle rendait impossible le possible lui-même et jusqu'aux choses les plus élémentaires.

Or Kafka vivait. Il était donc tout à fait illogique de rapporter ses incessants problèmes littéraires, sociaux et surtout amoureux à sa seule quête de perfection. Si telle était

vraiment la source de tout mal, arguait Brod, alors pourquoi cette soif de perfection ne lui rendait-elle pas tout le reste impossible : son quotidien, son travail au bureau, ou le simple fait de manger ? « *C'est vrai*, répondit laconiquement Kafka. *Sans doute, le désir de perfection n'est qu'une petite partie de mon grand nœud gordien, mais chaque partie est aussi le tout en l'occurrence et donc ce que tu dis est vrai. Mais cette impossibilité existe bel et bien, cette impossibilité de manger, etc., sauf qu'elle n'est pas aussi grossièrement visible que l'impossibilité de marier⁴.* » Du Kafka tout craché. Impossible à circonvenir. Et peut-être Brod se souvint-il, à la lecture de ces phrases aussi sereines qu'attristantes, qu'il n'avait jamais lu un texte de son ami dans lequel l'impossible ne se produisait pas.

Kafka avait changé, tel fut le diagnostic de son ex-fiancée Felice Bauer début 1915, et ce fut probablement l'évolution de sa propre situation qui l'y avait rendue attentive. Elle n'était plus depuis longtemps cette « *dame enfantine* » qu'elle lui avait dit être un jour d'insouciance, et son optimisme habituel s'était érodé sous le poids de plusieurs catastrophes familiales. Son unique frère, qu'elle adorait, s'était enfui en Amérique à la suite d'une malversation et ne donnait presque aucune nouvelle. Le reverrait-elle seulement un jour ? Son père, homme faible, mais d'une présence reconfortante, était mort brutalement d'un infarctus à seulement 58 ans, et le deuil de Felice et de ses sœurs devait être plus vif que celui de leur mère. Puis Felice avait perdu son poste dans la compagnie berlinoise Lindström AG, poste important qui faisait l'orgueil de son fiancé comme si ç'avait été le sien propre. Leur mariage était prévu pour l'automne 1914 ;

Felice voulait entamer une nouvelle vie à Prague, une vie sans bureau, comme l'exigeaient les conventions maritales de l'époque; et elle avait donné son préavis de démission. Tous ces projets s'effondrant, elle put s'estimer heureuse de retrouver une place à la Technische Werkstätte – l'« Atelier technique » –, modeste et toute récente société de sous-traitance en mécanique de précision qui n'avait sûrement pas besoin d'une fringante représentante dans les foires d'Allemagne, et sur laquelle Kafka posait peu de questions.

Cette perte d'intérêt pour son existence concrète, dont il avait quémandé et ingéré les détails comme une drogue jusqu'à l'année précédente, n'était toutefois pas le seul de ces changements frappants qui ajoutaient aux soucis de Felice. En janvier, ils s'étaient retrouvés dans la ville-frontière de Bodenbach avec l'espoir de s'expliquer, de se réconcilier peut-être; mais Kafka était resté distant, il avait refusé tout rapprochement physique et posé avec insistances des questions auxquelles Felice n'avait pas pu répondre. Depuis, leur correspondance se poursuivait tant bien que mal, irrégulièrement, parfois avec des intervalles de plusieurs semaines – un triste goutte-à-goutte, comparé au torrent de lettres incandescentes que Kafka avait déchaîné peu après leur rencontre à l'automne 1912. Et malgré tout, il prétendait qu'il n'avait « *pas changé* ». Alors que presque chaque phrase de sa lettre prouvait le contraire.

Un jour, la mère de Felice et sa sœur Toni avaient un peu fouillé dans les lettres de Kafka, en cachette mais sans scrupule; il y avait eu un petit scandale familial, après quoi Felice avait mieux caché son courrier. *Cette* lettre, en revanche, elle aurait pu la laisser bien en vue : c'était une *méta-plainte* sans queue ni tête pour toute personne extérieure, et dans

laquelle la mère inquisitrice n'aurait pas même pu décoder le statut bourgeois de cette funeste relation. On aurait dit que Kafka se bornait à fournir quelques rares et maigres contours, à indiquer les traces laissées par des milliers de soupirs, et qu'il s'en remettait à la destinataire pour ajouter et colorier le détail. Non qu'il eût toujours évité les allusions, les propos vagues. Mais cette lettre est la première à ne se composer que de codes et d'abréviations, phrase après phrase : sténogramme mental qui renvoie à des choses maintes fois dites et maintes fois répétées, sans laisser à sa lectrice le plus petit moyen de savoir si elle déchiffre juste.

« *Il y a des malentendus entre nous* », écrit Kafka; d'accord, mais *lesquels*? L'équilibre de ses poids intérieurs, dit-il, s'est un peu modifié : *quels poids*, et modifié *comment*? « *Je crois en savoir plus sur nous deux* », mais *quoi*, « *et j'ai un but provisoire* », *lequel donc*? « *Toutes les réflexions et tous les soucis* » qui l'entravent sont « *insupportables* » et même « *odieux* », mais *quelles réflexions*, *quels soucis*? « *Ce fardeau m'est dévolu* », *quel fardeau*? « *L'insatisfaction me secoue* » : *insatisfaction de quoi*? « *Et quand bien même je verrais clairement devant moi l'ébec [...] – je ne pourrais certainement pas me retenir* » : *se retenir de quoi faire*? Si Kafka avait numéroté ses plaintes des années précédentes et s'était contenté de recopier les numéros, sa lettre serait à peine moins lapidaire, et beaucoup plus compréhensible.

Le comique sous-jacent de cette « communication » semble avoir échappé à Kafka, mais non sa tendance de plus en plus marquée à recourir à des formules exsangues et trop prudentes qui vidaient peu à peu l'échange de sa substance. Il avait conscience de prêter le flanc à de nouveaux reproches; mais, comme toujours ou presque, sa défense était prête avant l'accusation. Car il *savait* ce qu'il faisait, sans pour

autant que cette vigilance réflexive, cette conscience écrasante, suraiguë et pour ainsi dire insomniaque de lui-même le rende capable de dominer les pulsions de fuite qu'elle consignait minutieusement. Et c'est pourquoi sa défense de l'imprécision devait rester aussi imprécise que le reste :

« Vois, Felice, tout ce qui s'est produit, c'est que mes lettres sont plus rares et différentes. Quel résultat ont eu les autres lettres plus fréquentes? Tu le sais. Nous devons prendre un nouveau départ. Mais ce "nous" ne signifie pas "toi", car tu étais et tu es encore dans le vrai, pour autant qu'il s'agissait de toi seule; ce "nous" signifie bien plutôt "moi" et notre lien. Or pour un tel départ les lettres ne servent à rien, et si elles sont tout de même nécessaires – elles sont nécessaires –, elles ne doivent plus être comme avant. »

Plus comme avant, d'accord. Mais Kafka ne dit toujours pas *comment* il faut qu'elles soient, et ses raccourcis conventionnels ne sont pas faits pour offrir à Felice un nouveau modèle convaincant, et encore moins séduisant, de correspondance amoureuse. Depuis toujours, elle soupçonnait son art rhétorique, qu'elle appréciait et admirait à sa juste valeur, de n'être en dernière analyse qu'une forme particulièrement raffinée de dissimulation; et même s'il protestait chaque fois avec véhémence, déniait l'existence d'obstacles *informulés*, il donnait prise du même coup à de nouveaux soupçons : il louvoyait, inventait des images, citait plutôt qu'il ne parlait. À croire que ses lettres gravitaient autour d'un centre obscur qui recelait quelque chose d'indicible.

Il est probable que Felice Bauer, qui passait elle-même sous silence ses histoires de famille, se soit figuré ces obstacles

sous une forme trop concrète, trop extérieure : réticences des parents, problèmes financiers, une aventure pragoise, une maladie honteuse – qui sait ? Certains indices allaient bien dans ce sens ; une fois, Kafka avait même évoqué sa peur de l'impuissance en termes on ne peut plus pressants – peu s'en était fallu qu'il la nomme en toutes lettres –, et Felice devait se dire que tous ses scrupules pourraient être abolis en même temps que celui-là, que leur vie commune réglerait la question le plus naturellement du monde. Si c'était le cas, elle se trompait.

Mais elle avait raison de croire qu'une chose cruciale restait dans le non-dit malgré toutes ces dénégations. Kafka *avait* changé. Et ce changement pouvait être daté avec exactitude : il remontait au 12 juillet 1914, jour de la rupture de leurs fiançailles en présence d'Erna, la sœur de Felice, et de Grete Bloch, son amie la plus proche – jour désormais marqué d'une pierre noire dans la vie de Kafka. Être ainsi pris « à froid », être attaqué sans avoir pu s'y préparer, sans s'être douté de rien au point le plus sensible, au cœur même de son psychisme en quelque sorte – il n'avait sans doute plus connu pareille mortification depuis l'enfance, et l'effroi de découvrir que tous ses instincts défensifs avaient failli cette fois entre toutes, cet effroi ne le quittait plus. Cette scène le cuisait comme une gifle infligée en public, et il avait dû maintes fois se la repasser en imagination. Ce jour-là, à l'hôtel, il s'était enfoncé dans le silence faute de savoir quoi répondre – maladresse sans doute, mais qui, il le sentait maintenant, lui avait peut-être épargné d'autres humiliations. Ce qui était beaucoup plus grave, c'est qu'il n'arrivait pas à passer outre cet épisode, ni par la réflexion, ni par les reproches qu'il s'adressait comme par automatisme. Il

ne pouvait lui pardonner *à elle* : pour la première fois, Kafka devait éprouver de la haine pour Felice Bauer, sans trouver le moyen de l'exprimer. *Voilà* ce qu'il ne pouvait pas lui dire.

Mais il ne put empêcher que cette haine suinte et se fixe dans les pores de ses textes. Felice Bauer n'avait pas encore lu *Le Procès*, et Kafka avait de bonnes raisons de soustraire le manuscrit à sa curiosité – elle aurait été horrifiée de voir avec quelle froideur Grete Bloch et elle-même étaient décrites dans ce roman. Au lieu du portrait, elle reçut sa raison d'être : à l'Askanischer Hof, écrivit-il, il avait entendu des choses « *qu'il aurait presque dû être impossible de dire entre quatre yeux* », des mots « *d'une méchanceté puérile* ». Début 1916 encore, presque deux ans après les faits, Kafka ne put se retenir de rappeler une dernière fois à Felice ce triste tribunal et de l'associer une fois pour toutes à l'Empire du Mal : « *Au fond, on ne peut jamais me faire que ces mêmes reproches primitifs dont mon père est le représentant suprême et le plus proche de moi par le sang*⁵. »

Kafka se hérissait, Felice le voyait bien. Mais elle n'arrivait pas à lui faire expliquer pourquoi. Sa méfiance déclarée à l'égard des lettres – méfiance paradoxale, car qui avait jamais autant misé sur une correspondance ? – s'enracinait en effet dans un scepticisme plus profond, fondamental envers les pouvoirs du langage, scepticisme que l'épisode de l'Askanischer Hof était venu confirmer et radicaliser. Kafka avait entièrement cessé de croire que quoi que ce soit d'essentiel et de vrai qui n'était pas en même temps vu, ressenti, reconnu, puisse s'exprimer ou s'éclairer par des explications. Cela s'appliquait à ses textes – qu'il refusa de commenter sa vie durant –, mais aussi et surtout aux relations humaines, lesquelles, c'était maintenant sa conviction inamovible, vivaient

de gestes et non de mots. Peut-être aurait-il mieux valu que Kafka épargne à son ex-fiancée cette lettre anémique, cette suite de plaintes décharnées, et envoie plutôt à Berlin une page de son journal – des notes qu’il avait dû coucher sur le papier *le même jour*, et qui dénudent le noyau de son malheur dans une langue étonnamment sobre et exempte de métaphore :

« Réflexion sur les rapports des autres avec moi. Si peu que je sois, il n’y a personne ici qui me comprenne en totalité. Avoir quelqu’un qui ait cette compréhension, une femme notamment, ce serait avoir un appui de toutes parts, avoir Dieu.

Ottla comprend un peu, beaucoup même, Max [Brod], F. [Felix Weltsch] un peu, quelques-uns comme E. [?] comprennent seulement certaines choses, mais alors avec une abominable intensité, F. [Felice Bauer] ne comprend peut-être rien du tout, ce qui, dans ce cas où il y a un indéniable lien intime, lui donne certes une place vraiment à part. J’ai parfois cru qu’elle me comprenait sans le savoir, par ex. le jour où, alors que mon désir de la voir était insupportable, elle m’a attendu dans cette station de métro, où dans ma soif de la rejoindre le plus vite possible, la croyant en haut, j’allais passer en courant devant elle et où elle m’a attrapé par la main sans rien dire⁶. »

Elle ne comprend peut-être rien du tout. Kafka eut du mal à écrire cette phrase, tant de mal qu’il omit d’abord le « *rien* » décisif et dut l’ajouter par la suite – comme rechignant à signer un arrêt de mort. Sauf méprise radicale, il avait donc écrit pour rien plus de 350 lettres, et la femme

appelée à pénétrer un jour l'ultime périmètre de son intimité n'était pas plus proche de lui que sa famille, cette structure de plus en plus lâche où il restait bloqué dans le rôle de l'observateur immobile. Que ses parents ne comprenaient rien, rien de rien – cela, il l'avait déjà dit ouvertement, en tout cas à sa mère; c'était si évident et si irréfutable qu'il avait été *forcé* de mettre des mots sur cette blessure; et continuer d'espérer d'eux une quelconque compréhension lui semblait tellement aberrant qu'il ne les mentionne même pas dans son bilan social. Et pourtant, avec eux aussi, il y avait un « *indéniable lien intime* », malgré ce malentendu atroce. Et dans ce cas – ici s'imposa une pensée que Kafka esquiva à grande-peine –, la place de Felice était-elle vraiment « *à part* » ?

Parmi les singuliers et malheureux hasards qui marquent d'un bout à l'autre l'existence de Kafka, il y a le fait que les deux catastrophes qui ruinèrent psychologiquement et matériellement ses ultimes espoirs de commencer une nouvelle vie le frappèrent presque *en même temps* : l'« audience publique » de l'Askanischer Hof et – à peine trois semaines plus tard – le début de la Grande Guerre. « *L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie. – L'après-midi, piscine* », nota Kafka lorsqu'il fut informé de la seconde de ces catastrophes; et le comique involontaire de cette entrée de journal – qui explique qu'on la cite un peu trop volontiers – semble prouver qu'il restait trop accaparé par sa débâcle berlinoise pour prendre pleinement conscience de ce cataclysme global. On en a souvent déduit que la complexion de Kafka était bien plus puissante que tous les événements extérieurs qui pouvaient s'abattre sur lui, que son évolution psychique suivait